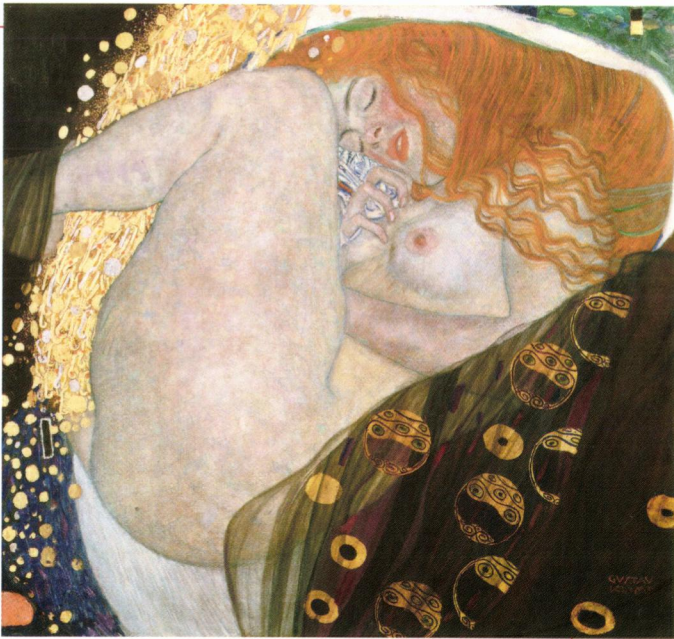


Anne Dufourmantelle

La Femme et le Sacrifice

D'Antigone à la femme d'à côté



essai

DENOËL

Extrait de la publication

La Femme et le Sacrifice

DU MÊME AUTEUR

La Vocation prophétique de la philosophie,
Éditions du Cerf, 1998.

La Sauvagerie maternelle, Calmann-Lévy, 2001.

Une question d'enfant, Bayard, 2002.

Blind date, sexe et philosophie, Calmann-Lévy, 2003.

Anne Dufourmantelle

La Femme et le Sacrifice

*D'Antigone
à la femme d'à côté*

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

*À Chelo, Angel et leurs enfants,
ma famille de cœur.*

Introduction

Du sacrifice, il y en a partout, tout le temps.

Les caméras aujourd'hui sont les témoins de sacrifices venus, semble-t-il, d'âges très anciens. On a vu des kamikazes s'engouffrer dans le métro londonien une bombe dissimulée dans un sac à dos. On a vu leurs visages. Reste notre stupeur. Nous n'avons pas de mots pour cet événement, devant la détermination de ces êtres capables de disparaître en souriant avec l'objet de leur haine. Pas de femmes parmi eux, ou si peu... Et pourtant la féminité a partie liée depuis très longtemps avec le sacrifice. On a sacrifié des femmes au nom d'à peu près tout et elles-mêmes à leur tour ont souvent dû choisir le sacrifice pour défier la loi, être libre d'aimer ou tout simplement d'exister. Si la société occidentale a bousculé le modèle patriarcal au risque de plonger les hommes dans un désarroi durable, persistent les viols, la violence conjugale, les vexations, les harcèlements, les interdits, les voiles...

Sacrificielles, les femmes le sont donc encore, en dépit de leur émancipation certaine. Parce que la mère à l'origine est celle qui donne la vie, et par conséquent aussi la possibilité de la mort. Et que la jeune fille « éternelle » doit mourir d'une certaine façon à elle-même quand elle

devient mère. La double icône de la jeune fille et de la mère arme tous nos mythes. D'Iseut à Antigone, d'Iphigénie à Jeanne d'Arc, de Cassandre à sainte Thérèse, de la Béatrice de Dante à la Dulcinée des pensées de don Quichotte, l'éternelle dame d'amour est une jeune fille promise à l'idéal. La mère opère, elle, comme l'envahissante présence de notre origine, figure d'un pouvoir sidérant, figure d'une folle sauvagerie ou de l'abnégation absolue. Et entre ces deux figures, une civilisation construit des autels et organise des rituels pour tenter de conjurer et le pouvoir des mères et la beauté mortelle des jeunes filles et permettre qu'une femme œuvre à devenir femme.

La femme sacrificielle n'existe pas seulement dans nos mythes, elle est la figure récurrente des légendes d'amour, des religions et des textes fondateurs de notre culture, mais elle est aussi terriblement banale. On la côtoie, on lui adresse la parole, on la malmène, on la convoque parce qu'elle est logée là, au plus près de nous, dans les soubassements des histoires de famille, du côté de la honte et du secret, de la mort et de la naissance, du côté de la transmission impossible et de la mémoire qui insiste pour ne pas être tue, du côté silencieux du courage et de toutes les formes de refus. Quand un être est convoqué à faire un *pas de côté* par rapport à toute sa lignée, aux ordres qu'on lui donne ou à une fatalité venue avec sa naissance, la dimension du sacrifice est présente.

Pourquoi le sacrifice n'est-il pas réductible à un acte pathologique (fût-il sublime), un acte de déraison, de trahison ou de pure folie ? Qu'est-ce donc qui le constitue en propre ? Pourquoi est-il systématiquement éradiqué — autant qu'il se peut — de nos sociétés, du moins celles dont le modèle dominant, le libéralisme, met en place, de fait, une économie qui s'en nourrit ? En

quoi la femme sacrificielle, en tant précisément qu'elle est femme, nous permet-elle de comprendre la nécessité et le ressort intime du sacrifice en Occident ? La femme n'est pas sacrificielle parce qu'elle *est* une femme, mais parce que le destin de la féminité s'y engouffre d'une certaine façon sans retour, sans écho, avec une puissance de refoulement qui me semble emblématique du temps séculaire dans lequel nous sommes collectivement entrés.

J'ai voulu, dans ce livre, mêler les voix des héroïnes, réelles ou de fiction, qui ont fait la mémoire et la culture de l'Occident depuis deux mille ans à celles des femmes qui n'ont, pour nous, collectivement, pas de nom. C'est la femme d'à côté, celle qu'on croise sans la voir, la fille de l'Est prostituée sur les grands boulevards, c'est une sœur fratricide ou une sœur en deuil, une jeune fille devenue folle pour guérir sa famille, une mère infanticide, une amante perdue, c'est celle qui souffre et qui se tait. Et parce qu'elles n'ont pas eu les mots pour le dire, elles sont devenues comme intérieures à nous-mêmes ; leur rapport au sacrifice est un peu le nôtre. Il nous atteint et nous provoque. Car le sacrifice n'est pas seulement synonyme d'oppression, il est aussi le signe d'une révolte et d'une ouverture au nouveau qui fait une brèche dans le déroulement de la fatalité.

Les histoires singulières qui traversent ce livre esquissent les contours d'une mythologie quotidienne, pas celle que véhiculent les médias et autres vecteurs de notre imaginaire, mais celle qui s'inscrit précisément du côté silencieux des corps et des filiations, là où les morts côtoient les vivants, là où l'on se tait. Je ne crois pas à une quelconque force impersonnelle qui nous contraindrait de manière magique à sa loi, mais plutôt à un vecteur symbolique, c'est-à-dire à un rapport au langage et au corps qui caractérise une culture pendant un temps plus ou moins long de son histoire, et traverse la corporéité des êtres, l'épaisseur des vies, la fragilité de nos

émotions et de leurs altérations par le seul fait que nous sommes des êtres pris dans un continuel devenir. Que le monde nous parle (ou du moins que nous inventions une langue pour imaginer qu'il nous parle) et donner un sens à nos vies fait partie de notre humanité. Pour une femme, la question du sacrifice est celle d'un exil redoublé, hors de sa fonction maternelle, protectrice, hors de sa destinée, qui pourrait la libérer ou libérer quelque chose autour d'elle, pour autant que l'être affecté d'une valeur sacrificielle se perçoit comme n'étant pas entièrement de ce monde. Il se tient entre le monde des vivants et celui des morts, assurant le passage de l'un vers l'autre. Il opère entre le singulier et l'universel dans un espace où tout semble démesuré. Mais penser la féminité sous les auspices du sacrifice, c'est aussi penser le rapport de la femme au trauma singulier ou collectif que par cet événement elle révèle. En ce sens, le sacrifice est un acte de désobéissance, toujours. Engagé contre la morale commune, il est un acte singulier, situé dans un temps et un lieu précis, sans retour en arrière possible.

Aujourd'hui on ne veut plus de sacrifice. Ce n'est ni rentable ni défendable. On voudrait lui substituer le droit, la justice, l'équité. Trop de victimes, de charniers anonymes dans un siècle promis au progrès des sciences et de l'humanisme. Un monde sans sacrifice est un monde perdu, jugeait le philosophe Jan Patočka. Un monde dédié au sacrifice le serait aussi.

I

LA FEMME SACRIFICIELLE

Entre vivants et morts

Le sacrifice ouvre un espace tragique entre les vivants et les morts. Parce qu'il faut trouver des mots pour répondre à la terreur d'être au monde, face à l'innombrable, adossé à la mort et à la promesse. La dimension spectaculaire des rituels sacrificiels fut de tout temps destinée à canaliser ce tragique, à y faire entendre de la beauté, de l'humanité possible. Même lorsqu'il ne fait référence à aucun dieu, aucun rituel, même quand il ne relève d'aucune écriture sacrée, le sacrifice appartient à ce lien qui obsède toute communauté humaine dès lors qu'on partage une langue, une même mémoire des morts, une histoire. De ce dialogue de l'âme avec elle-même que les Grecs ont appelé « la pensée » naît en même temps notre besoin de croire que quelqu'un nous entend...

« Sacrifier » vient du latin *sacrificare, sacrum facere*, faire un acte sacré. Sacrifier, c'est à l'origine sacrifier aux dieux pour obtenir leur grâce, faire allégeance à leur puissance et maintenir fermée la frontière entre les morts et les vivants de peur qu'ils ne se contaminent mutuellement. Dans un monde où la distinction entre profane et sacré n'a plus de sens, du moins dans la quotidienneté des liens qui régissent la société civile, le

sacrifice nous rappelle cette place du divin désertée. Mais pour quelle Providence ? Si le sacrifice s'adresse toujours à cet Autre, inconnu, imaginaire, tout-puissant, c'est parce qu'il nous faut créer un langage face à son silence, et cette invention est en elle-même l'espace symbolique auquel le langage donne accès. Le sacrifice, en tant qu'il est adossé à la terreur, en appelle à l'Autre en le convoquant *malgré tout* à répondre.

Quand le religieux ne représente plus qu'une infime part de la vie des croyants, à quoi sert d'invoquer la clémence divine ? Le sacrifice continue à opérer une séparation entre vie profane et vie sacrée, mais en lieu et place du divin, il n'y a personne. On pouvait imaginer assister à sa disparition prochaine, sa tombée en désuétude définitive... or d'une certaine manière les rituels sacrificiels n'ont jamais été plus agissants, plus réels.

Le sacrifice, de tout temps, est venu signifier la séparation étanche entre les vivants et l'au-delà. Un au-delà qui, sous l'horizon de la mort, ne communique rien. C'est par le sacrifice que l'on a cherché à faire parler ce qui se situe au-delà ou en deçà de la mort, traditionnellement du domaine des dieux, dorénavant celui du néant ou de l'exploration scientifique, au mieux. Mais l'être humain continue d'espérer que quelque chose d'essentiel va se communiquer à lui hors l'horizon de la finitude et lui permettre d'échapper à l'absurdité d'une existence qui s'achève avec la mort, sans valeur transcendante affectée à ses actions ou à sa postérité. Le sacrifice est la forme de cette espérance, c'est pourquoi il s'adresse à l'Autre. Un Autre d'autant plus magnifié qu'il ne nous répond pas. Nous nous imaginons être en dette vis-à-vis de lui, c'est-à-dire lui devoir, littéralement, notre existence. Et c'est cette croyance qui donne corps à l'idée que notre vie ici-bas obéit à un destin que l'on doit accomplir ; idée qui maintient un cosmos, une hiérarchie des valeurs, une morale. Les civilisations ont

exprimé cette dette à l'égard des dieux de manières très diverses, mais plus particulièrement lorsque les structures du pouvoir étaient menacées d'effondrement. Quand l'humanité cherche dans l'au-delà les raisons de son infortune, le sacrifice se révèle être l'un des instruments privilégiés du pouvoir car il met en scène le rapport avec les dieux ou toute autre figure de l'outre-tombe.

Aujourd'hui il semble que nous n'ayons plus besoin de telles mises en scène. Les dieux ont déserté le théâtre des passions humaines, certes, mais le monde est-il devenu pour autant aussi étranger au religieux qu'on le dit ? Partout on observe le phénomène contraire, à savoir la résurgence des croyances, l'emprise des hommes de foi et des chefs de guerre religieux selon les coutumes et les pays, le recours aussi à la « croyance soft » d'une religiosité sans dieux qui imprègne la vie quotidienne de beaucoup pour tenter de donner sens au hasard dans ce qu'il peut avoir d'effroyable. Les rituels qui présidaient aux sacrifices tentaient de concilier les êtres humains et les dieux avec la mémoire des morts, c'est-à-dire de faire en sorte que soit reconnu un espace-temps sacré, transcendant tout échange économique.

Nous avons du sacrifice une image héroïque que la guerre, de tout temps, s'est chargée de perpétuer et de sublimer. Et de fait le sacrifice porte au jour un trauma enfoui, il fait émerger une dimension sacrée là où, littéralement, quelque chose auparavant avait été abîmé, profané, là où il faut désormais restaurer de la *différence* — mais aussi de la distance, du sens, du symbole — pour que ce qui a été atteint individuellement ou collectivement ne soit pas recouvert par le silence et l'oubli. Et l'on peut dire que ce qui a été ainsi ravagé ou nié trouve une issue réparatrice, une rédemption, si le mot n'est pas trop fort, dans une célébration sacrificielle.

Pour qu'un acte prenne valeur de sacrifice, il faut

qu'il rencontre une résonance dans l'espace social, que la vie de cet être, là, offert au sacrifice, brusquement devienne lisible comme destin. Mais il existe aussi des vies blanches, dont l'effacement même touche au sacrifice et ne rencontre au-dehors aucun public d'aucune sorte. Ce qui les anime est un chemin vers la dépossession de soi dont les figures ultimes sont celles du mystique ou du renonçant; leur « blancheur » est le signe d'une vie ayant rompu toute attache avec les conventions urbaines ou mondaines et s'exacerbe comme un point d'absolu en exerçant sur nous une réelle fascination. Cette expérience de la « mort dans la vie » fait de ces êtres, tel Bartleby, des *passseurs* qui atteignent, dans leur étrange et renouvelé refus du monde, une sorte de grâce, de transcendance au plus près du banal.

Dans le sacrifice, tout est affaire de séparation, de limites. Entre le monde des vivants et le monde des morts, entre l'espace sacré du pardon et de la faute et l'espace profane de la compromission et des passions humaines. C'est pourquoi dans les premiers rituels sacrificiels les découpages des chairs étaient si importants. Il fallait ouvrir la bête selon les jointures, car ce qui n'est pas séparé à temps meurt, le risque étant de voir le mort gangrener le vivant, physiquement ou psychologiquement. Séparer, c'était d'abord ouvrir le champ de la différence : les morts ne sont pas nous. Puis du deuil : on peut les pleurer, ils nous ont vraiment quittés. Et enfin du possible : on peut survivre sans eux. Séparer, c'était permettre aux vivants de se tenir à l'abri des morts, éloigner d'eux la hantise des revenants et l'horreur (souvenir des carnages, guerres, meurtres), c'était tenir à distance l'innommable le long de cette frontière qui par l'entremise du sacrifice sépare le vivant du mort. En quoi est-ce si absolument actuel? Parce que nous n'en aurons jamais fini avec ça... en tant qu'êtres de parole,

nés et existant dans un temps donné, nous avons affaire aux morts tout le temps, ceux dont on nous parle, ceux dont on vient, inscrits dans la lignée, ceux qui nous environnent dans les guerres, les maladies, et ceux qui logent à l'intérieur des mots, de chaque mot prononcé.

Dans la tradition indienne du *Rig-Veda*, Charles Malamoud montre comment la mesure concrète du corps du sacrifiant devient l'espace étanche à l'intérieur duquel s'accomplit le rite. La mesure de ce corps sépare l'espace sacré de l'espace profane et cette différence rend le monde humain, comme l'espace du cercueil ou de la tombe donne une mesure humaine dans le vide sidéral que crée la disparition d'un être. Malamoud souligne que le corps du sacrifiant lui-même ne disparaît pas avec le sacrifice. Aucun sacrifice ne parvient à tout brûler. Quelque chose *reste*, qu'aucun bûcher, aucune tentative d'en finir une fois pour toutes ne fera disparaître. Ce « reste » est-il le monde même? C'est ce « reste » qui fait circuler du sens entre les sacrifiants, qui fait le temps et l'espace, qui fait le vide entre les syllabes. Ce reste ne peut être rendu à l'homme ni rendu humain. Il n'est humanisable d'aucune manière. Ce reste, tel que Malamoud l'éclaire, n'est pas l'apanage des sociétés traditionnelles religieuses, il fait son office ici et aujourd'hui, à tout endroit du monde. Même dans une crémation moderne sans cadavre ni mots qui l'accompagnent, sans prières ni convocation, il reste quand même les cendres. Et ce reste-là qui n'est déjà plus humain, mais qui est quand même de ce monde, ne se laisse pas entièrement effacer, oublier, même si on disperse les cendres dans un jardin. Elles pèsent sur les vivants comme un rappel de ce qui n'a pas été nommé, dans ce temps de la mort qui exige la présence et la parole des témoins. Souvent les sacrifices découlent de ces oublis, ces effacements qui, comme pour le trauma, viennent, par la voix intérieure de ceux-là qui survivent,

exiger réparation. Le sacrifice, rappelle Derrida, est le paiement d'une dette. Mais comment espérer régler cette dette, puisque *existentiellement* nous n'en serons jamais délivrés ?

Une dette contractée envers les morts par le fait même d'être vivant, une dette pour dire ce reste qu'il ne faut pas cesser de ramener vers l'humain, vers la parole, vers la création. Les créateurs prennent en charge une grande part de cette dette, mais aussi les mères dans les prénoms qu'elles donnent rappellent les morts et leur font signe. C'est ce qui rend les rituels indispensables, parce qu'ils essaient de construire à partir de l'innommable un langage commun. Dette, sacrifice et paiement ne vont de pair que dans une logique où il y a du « substituable ». L'un est substitué à l'autre pour écarter le péril du meurtre pur et simple. Au vivant est substitué de l'inerte, à l'humain de l'animal, au sacré du profane pour que s'accomplisse le périple rédempteur. Ce qui n'est pas délivré de la dette reste redevable d'un tribut dont le sujet ne veut rien savoir. Nous sommes tous des êtres hantés par ce que l'on ignore et qui se rappelle à nous sans relâche. Maisons hantées, répétitions, vies fantomatiques, cercle des enfers distillés avec les techniques modernes. Exister, c'est être séparé et savoir qu'on appartient à des liens qui unissent les vivants et les morts sous serment de fidélité. C'est ne pas trahir la mémoire, ne pas dissimuler l'origine, ne pas laisser un mort sans sépulture, sans nom, etc., sans quoi le retour de violence opère avec autant de fureur aujourd'hui, sous nos latitudes tempérées, qu'au temps des Érinyes (aussi appelées Euménides ou Furies), divinités vengeresses qui font payer leurs fautes aux criminels dans le panthéon grec.

On a sacrifié les femmes au nom d'à peu près tout : morale, religion, politique, amour, maternité... Aujourd'hui encore, malgré les discours d'émancipation, persistent viols, harcèlements, sévices conjugaux, interdits et humiliations.

Le destin de la féminité en Occident serait-il sacrificiel ?

En témoignent ces grandes héroïnes qui foisonnent dans nos mythes, nos légendes d'amour, nos religions, les textes fondateurs de notre culture, toutes plus fascinantes les unes que les autres. Elles ont pour nom Iphigénie, Hélène, Penthésilée, Médée, Iseut ou Jeanne d'Arc mais elles sont aussi des sœurs, des voisines, des exilées, des femmes croisées tous les jours dans la rue, prises à leur insu dans des vies manquées, blanches...

De quel sacrifice ignoré la vie de ces femmes se soutient-elle ?

De quelle façon ces figures mythiques circulent-elles dans notre inconscient ?

Dans un essai de mythologie quotidienne, Anne Dufourmantelle interroge et retourne les destins spectaculaires de ces héroïnes en les confrontant à ceux, anonymes, parfois tragiques, de ces proches inconnues. D'une écriture subtile, elle approche la secrète texture de nos névroses et déploie la dramaturgie, aussi énigmatique que salvatrice, d'une véritable érotique du sacrifice au féminin.

Psychanalyste, docteur en philosophie,
éditrice, Anne Dufourmantelle a déjà publié
plusieurs essais dont *La Sauvagerie maternelle* (2001)
et *Blind date, sexe et philosophie* (2003).

MÉDIATIONS
www.denoel.fr

B25412.8  02.07
ISBN 978-2-20725412-7
20 €



Extrait de la publication